

L'art en action

Pierre Restany

Number 81, Spring 2002

Arts d'attitude

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Restany, P. (2002). L'art en action. *Inter*, (81), 10–11.

L'art en action

Pour moi, qui ai suivi depuis vingt ans la carrière de notre ami Richard MARTEL, cette expérience d'aujourd'hui, actuellement, et ce qui s'appelle *INCUBE*, marque une date capitale dans l'histoire personnelle de MARTEL et du Lieu et aussi dans ce qu'on appelle l'histoire de la performance au Canada. En 1980, il avait organisé cette manifestation des citoyens... qui était à l'époque pas tellement tout à fait dans le style de la communication qui s'installait au Québec, c'était la communication par radio, c'était si l'on peut dire le sens qu'un immatériel de la communication allait pouvoir souder et, comme ils étaient souvent très loin les uns des autres, il avait été déjà très frappé par cet accent lié à la communication, à l'échange, à la spontanéité dans les rapports, qui à l'époque d'ailleurs étaient très, très différents de ce qui se passait en Europe, à ce point de vue-là. Depuis, MARTEL a continué, il a donc créé le Lieu et le Lieu a été producteur de différentes manifestations, généralement tous les deux-trois ans, où il a invité en effet des gens de l'étranger, et où il essayait de donner à cette histoire de la performance une valeur spécifique au Québec d'un côté, et de l'autre, une valeur modèle pour un type, disons, de communication active, libre et volontairement spontanée, c'est-à-dire libérée de toute une série de considérations... Les dernières manifestations accentuaient ce côté à la fois spontané, direct, disons de sociologie active, mais elles se passaient dans des locaux qui gardaient encore cette impression institutionnelle, ou intellectuelle, didactique, historique, c'était encore une vision un peu muséale, un peu de galerie ; une vision aussi liée à l'histoire même du moyen d'action et du moyen de faire qui se liait évidemment à toute l'histoire des happenings et des performances. Cette fois-ci, il y a un véritable pas qui a été franchi et nous venons, nous tous qui sommes ici, de vivre trois jours dans cette atmosphère véritablement de communication à la page, de communication dans la rue, le site choisi est particulièrement spectaculaire... avec cet espèce de plafond constitué par les dalles de ciment de l'autoroute qui dominent le site et l'atmosphère autour de cet angle de rue et ce terrain vague sous des piliers de l'autoroute occupé par une série d'interventions dont la base est certainement une sorte d'humanité libre. Ça ressemble à un marché aux puces, ça ressemble un petit peu à une foire... Ça ressemble à du bricolage électronique éparpillé sous les piliers, mais tout ça donne une atmosphère finalement extrêmement plaisante, extrêmement souple et extrêmement libre. Et donc, je pense que nous avons là un tournant ; un tournant dans l'idée que se font le Lieu et Richard MARTEL de l'art action et peut-être en effet que c'est une idée qui est bonne, en tout cas elle s'insère énormément, et de façon extrêmement efficace, dans le tissu humain ambiant. Et donc, je voudrais que ce débat que nous allons faire reflète cette impression que nous avons eue, impression finalement au-delà de nos propres partis pris théoriques, de nos propres recherches idéologiques, c'est évidemment une situation humaine à laquelle nous avons affaire ; alors ce que je voudrais, c'est que le débat ne soit pas un débat d'idées, totalement d'idées ; un débat qui dans le fond nous donne l'occasion de prendre, de répéter des choses qui nous

tiennent à cœur et que nous ferons évidemment. Ce qui serait le langage de l'institution didactique, c'est-à-dire de l'université ; ce que j'aimerais, c'est que ce débat nous prouve que pour nous, qui venons de régions différentes, nous nous sommes sentis très bien pendant ces trois jours parce que nous avons véritablement eu l'impression d'être en contact avec un fragment de la population qui était heureux de se retrouver ensemble, dans un sens pratiquement culturel du loisir ; c'était une culture en action, chacun pouvait devant les éléments d'information qui lui étaient distribués de façon extrêmement libre et extrêmement disponible se faire son idée sur des performances, sur des vidéos, sur du cinéma, sur de la musique ; chacun pouvait aussi, s'il était là au bon moment, assister à des performances en étant extrêmement près du performeur, près à le toucher, près à collaborer même de façon ponctuelle à la performance qui se déroulait. Ici, il s'agit du projet *INCUBE* des collectifs de la Station Mir et du Cloaq. Donc, il y avait là une impression de Vicinato, comme on dit en italien, de proximité, et de proximité active, c'est peut-être en effet le nouveau dénouement, le nouveau souffle que Le Lieu et Richard MARTEL entendent donner à leur action et je dois dire que, malgré ses apparences désorganisées et effilochées, il a le sens de l'organisation. Et puis surtout, il est animé de cette grande foi dans l'art action, et ça, je dois le dire parce que c'est sensible. C'est pour lui non seulement une certaine conception du *faire* par rapport au *produire*, comme il aime faire la distinction. Au-delà du parti pris purement esthétique, il y a aussi un parti pris sociopolitique ; ce n'est pas moi qui vais vous parler de l'État et de la situation sociopolitique du Québec aujourd'hui, mais il est certain qu'à travers cette démarche qui se veut artistique active, il y a un rappel à l'ordre d'une culture existentielle qui est la vôtre, et qui est spécifiquement la vôtre. À travers ces manifestations, on veut prouver qu'il y a une façon existentielle et culturelle d'être québécois et c'est justement sur cette spécificité dans une existence culturelle qu'on entend agir et qu'on entend faire sentir, faire comprendre que vous êtes quand même des Américains du Nord un peu différents des autres, que vous êtes un peu différents des autres quand vous buvez de la bière, quand vous dansez, quand vous regardez une performance ou bien tout simplement quand vous glandez sous les plafonds de l'autoroute. Je pense que c'est une chose qu'il fallait dire parce que je me suis senti extrêmement fort et j'aime ce pays justement pour ça ; pour son destin politique qui n'est jamais fixé, dans un état politique qui s'effiloche, encore une fois. Comment garder l'identité québécoise ? C'est sans doute un paradoxe, et c'est à ce paradoxe que s'attache justement cet événement. Donc, c'est une chose extrêmement forte, je l'ai ressentie, je la sens encore plus forte aujourd'hui parce que, si je devais faire quelques rappels nostalgiques de ma mémoire, j'ai vécu ici, au Saguenay, l'époque du premier référendum avec tout ce que ça pouvait impliquer ; et j'étais aussi ici à la suite du second ; donc ces espèces d'échecs politiques ont été pour moi une sorte de leçon. C'est assez fascinant finalement de sentir par la culture, de sentir par les attitudes existentielles, qu'on fait partie d'une

nation qui n'existe pas politiquement. C'est en effet un paradoxe, un paradoxe qui peut s'interpréter... Donc, c'est une grande liberté que nous avons pour vous juger, si on peut se permettre de vous juger, mais en tous les cas c'est cette liberté-là que vous devez sans doute comprendre, que vous devez certainement éprouver de la part de vos cousins français comme une sorte de condescendance. Cette condescendance, quand on a vécu ces trois jours ici dans l'incubation, elle s'effiloche, elle aussi, et donc nous nous sommes sentis très bien finalement. Et c'est une chose que je tenais vraiment à vous dire parce que, personnellement, cette action s'inscrit au cœur de mes préoccupations, de mes recherches actuelles qui sont évidemment plus larges. J'appartiens à une génération qui a été extrêmement choquée par le développement médiatique, par cette culture globale, et en particulier par ces effets directs sur notre culture perceptive. Nous sommes bombardés par un flux global d'informations sous-tendues par ces médias, ces médias qui ont un monopole exclusif de l'information et, en effet, nous vivons très fortement, en tous les cas les gens de ma génération qui s'intéressent justement au devenir de l'image, nous vivons un destin de l'image qui est un effet capital aujourd'hui. Le support de l'image centre, ce n'est plus le support privilégié statique du papier, ou de l'huile sur la toile ; l'image qui nous intéresse aujourd'hui, celle sur laquelle nous basons les fondements de notre culture en action, c'est en effet une image qui a un support envahissant et fugace, qui est celui de l'écran de télévision. Et donc, tout cela entraîne, si l'on peut dire, toute une adaptation de notre façon de voir, de notre façon de sentir. Il est bien certain qu'aujourd'hui, comme nous avons vu un grand match de base-ball ou de football, nous l'avons vu à la télévision, ça nous a extrêmement frappés ! Et ensuite si un marchand d'art demandait à dix peintres figuratifs de peindre à l'huile sur toile les grands moments du match, ceux qui nous ont fait véritablement frémir, on dirait c'est un ringard, c'est un rigolo, on se foutrait de lui ! Parce que ce n'est pas l'effet, l'image peinte sur toile de cet événement qui nous a terriblement séduits et fascinés sur le plan affectif, qui peut en rendre compte de façon plus définitive ou plus longue. Donc, il est certain que nous vivons aujourd'hui ce destin de l'image, nous le vivons de façon totale ; à moitié subie, à moitié sans doute contrôlée, et nous savons très bien que les générations successives auront une vision tout à fait différente de cette information et de cette communication. Il faut bien dire que nous sommes encore les dernières générations qui croyons, qui nous croyons obligées, que vous croyez obligées, par exemple, de dépenser un trésor énorme d'énergie mentale en recueillant dans votre mémoire tous ces « datas » essentiels qui font que vous avez une identité québécoise. Vous le faites, et vous dépensez énormément d'énergie mentale à vous dire que vous êtes québécois, et pourquoi vous l'êtes ! Demain vos enfants, vos petits-enfants et les générations successives n'auront plus besoin de dépenser cette énergie mentale pour justifier leur réflexe identitaire. Internet sera devenu notre mémoire planétaire aussi bien individuelle que collective, et ils n'auront qu'à chercher sur Internet les

bonnes raisons d'être québécois. Ce qui fait, en effet, que vous allez libérer en vous une énorme quantité d'énergie mentale que vous n'emploierez plus justement à mémoriser ces datas basiques. Qu'est-ce que vous ferez de cette énergie mentale libérée ? Moi qui suis optimiste de nature, je voudrais penser que cette énergie mentale se transférera en énergie sensorielle, et que vous aurez une approche du monde beaucoup plus déterminée par tous ces autres sens que nous avons aujourd'hui, narcotisés par le visuel et l'auditif, et qui sont le toucher, le goût, l'odorat ; vous aurez donc une vision du monde qui sera beaucoup plus sensuelle et qui viendra rejoindre les symptômes extrêmement annonciateurs de notre attitude à l'égard du corps ! Notre attitude à l'égard du corps est très loin de ce qu'elle était il y a trente ans. Aujourd'hui le corps, notre corps, nous l'avons tout à fait distancié, par rapport à nous-même ; ce corps qui est le siège de notre identité, de notre vie, nous envoie une chose, en un lieu, un lieu privilégié pour tous les scénarios existentiels possibles. Le corps aujourd'hui est indissociable du récit, et d'ailleurs, comme nous sommes à la fin d'une civilisation, ce corps, nous le voyons à travers tous les schémas de l'apocalypse. Le corps aujourd'hui, pour nous, et l'archétype du corps, ce sont les *serial killers*, ce sont les clones, ce sont les transsexuels. Donc, il y a là, si vous voulez, de notre part, une mutation de nos structures perceptives qui s'annonce, qui ne fera que se développer à une vitesse grand V. Et c'est alors dans ce sentiment et cette sensation de mutation véritable de notre pensée, en même temps peut-être que notre corps, que nous pourrions nous juger nous-même et nous juger à travers la rencontre collective ; et c'est là que se place l'action de cet événement, et qu'elle prend une valeur prémonitoire, de vérification, disons, hypothétique. Donc, c'était ce sentiment, vous voyez, à la fois de bien-être dans l'instant, et en même temps de projection dans le futur d'une civilisation qui va l'être, que je voulais situer un peu ce débat. Je m'arrête, parce que je ne veux pas donner un mauvais exemple à mes prochains débatteurs. Et donc, vous voyez que c'est avec difficulté, je le sens bien, que je m'arrête, que je me freine.